6 PAGES 5 CENTIMES — Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Téléphones : A LILLE. . N° 1.02 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS . . N° 1.02

ABONNEMENTS	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger.

Lundi 2 Mai 1910

COMPTES DU LUNDI

Ceci est la véritable histoire du curé-guérisseur de Merris, comme on la raconte encore dans ce pays singulièrement primitif où, tout récemment, un maire envoyait un couple de fiancés se faire bénir d'abord par le prêtre, trouvant qu'il serait toujours bien temps de donner à leur union la consécration de la Loi.

Il y a de cela tantôt vingt ans, un missionnaire arrivait, avec son sac de toile cirée et son parapluie pour tout bagage, dans la bourgade de Merris. D'où venait-il exactement ? On n'en savait rien. Il arrivait de ces terres lointaines qui se trouvent de l'autre côté des grandes eaux, où il fait un soleil resplendissant, où il y a sur les chairs bizarrement colorées des hommes des étoffes brodées comme par des diables et où les femmes n'embrassent pas comme dans notre vieux pays.

Le soir de son arrivée on parla de cela autour des tables dans les estaminets de Merris.

Le missionnaire y gagna une auréole étrange, un prestige de sorcier. Peut-on venir de si loin, presque de l'Autre Monde, sans avoir rapporté des amulettes ou des recettes diaboliques contre les sortilèges ?

Quelques audacieux allèrent, la nuit, devant la porte du missionnaire pour voir si des vapeurs de soufre ne trahissaient pas la présence du Malin. Ils s'enfuirent bientôt en se signant, car il leur avait semblé que des flammes vertes et couleur de sang couraient derrière eux...

Des enfants eurent mal aux dents. Une femme souffrit du ventre : c'était un sort ! On alla trouver le missionnaire.

Il se souvint des terres chaudes où son geste hiératique effaçait des douleurs par la force de la persuasion, des mots cabalistiques des prêtres exotiques pour chasser le Mal des filles folles, guérir les moutons du « tournis » [illegible] ver les trésors et mourir les belles-mères.

Le missionnaire appliqua ce système aux flamands apeurés par les légendes.

En une semaine, il reçut cent malades. La semaine suivante, ce chiffre doubla. Et sa renommée gagna tout le pays, les feuilles le disant aux feuilles, les courants d'air le répétant sur les grand-routes. La nouvelle alla bien plus vite que celles qu'on envoie des villes, sur ces fils qui montent et descendent le long des trains. Jusqu'à Dijon, on connut le curé-guérisseur de Merris.

Dans les villages de Flandre, on lui aurait élevé des chapelles. Chaque nuit, maints attelages se mettaient en route, du plus fin fond des campagnes, pour arriver à Merris avant les autres. Mais en survenant dans le bourg, mille charrettes étaient là déjà, depuis trois jours, huit jours. Je dis charrettes. C'est faux. Il y avait des chars à bancs repeints de vert pomme pour la circonstance, certes, et aussi des chariots à betteraves bien luisants, encore qu'un peu rose à l'intérieur de la chair des betteraves, des bagnioles de boulanger ou de boucher, des carrioles de laitier dépouillées de leur tintinnabulante argenterie d'étain, mais il faut dire, pour rester véridique, que les voitures bourgeoises ne manquaient pas. A beaucoup près. Dans la cour de la meilleure auberge, l'herbe avait disparu sous le passage d'une formidable cavalerie qui emplissait l'écurie à la faire craquer et qui débordait dans les porcheries, les étables des alentours, les pâtures et les prés... C'était la cavalerie de choix digne des landaus et des tilburys et des coupés et des « tapissières » qu'on trouvait, roues contre roues dans la cour, sous le porche, dans la rue, comme une foule muette et consternée, levant au ciel — bras en geste d'espoir — des brancards à chapelets de cuir.

Les auberges ne désemplissaient plus. On retenait des chambres par correspondance un mois à l'avance. Les fermes louaient des lits. Beaucoup couchaient dans leurs voitures, faute de place ou d'argent. Ce qui se mangea, cette année-là, dans Merris, ce fut de quoi alimenter cinquante kermesses durant cinquante ans dans cinquante villages flamands. Ce qui se but, ce fut de quoi remplir de bière courante toutes les « becques » flamingantes et noyer d'eau-de-vie le mont Cassel. Quant aux écus qui rentraient dans les bourses du pays, vos arrière-petits-enfants n'en connaîtront pas encore les derniers dans les bas de laine et les cachettes de Merris...

Le missionnaire guérisseur recevait depuis l'aube jusqu'à la profonde nuit. Il n'y arrivait plus. Les malades se faisaient inscrire en arrivant. Quelquefois, leur tour n'advenait que huit jours après. Ils prenaient leur mal en patience et s'installaient parmi la vaste cour des Miracles du village où pieds-bots, rhumatisants, sang-tournés, pouilleux, scrofuleux, goitreux, ventre-enflés, béquillards, berlaous, aveugles, bossus, gergnards des dents, nez-cachiveux, hydropiques et autres grouillaient en une foule de Tour de Babel.

Et le fameux missionnaire les guérissait tous !

En entrant dans la maison, il leur semblait déjà que leurs maux étaient moindres. Cependant, les sortilèges allaient seulement commencer.

Aux uns le guérisseur ordonnait de se laisser suspendre sur une échelle, la tête en bas. A d'autres, il ordonnait un bain de son bouillant. L'opération avait lieu tout de suite et sans récalcitrance. Le patient sortait de son bain une seconde après y être entré et rouge comme une écrevisse cuite. D'aucuns connurent le bain dans un tonneau... d'engrais. Ils dirent s'en trouver fort bien. Essayez. Un boulanger rhumatisant dut se coucher dans son four. Ce qui n'était point si sot. Une femme qui avait le genou démis vit le guérisseur trancher en deux un poulet vivant et lui en appliquer les deux parties fumantes sur le genou. — Le poulet, tout au moins, à dater de ce temps ne souffrit plus du tout...

Les paroles cabalistiques, les simagrées de la magie noire et de celle qui en fait voir de toutes les couleurs ne manquaient pas à la petite fête.

Le patient s'en allait, persuadé qu'avec toutes les misères qu'il venait de subir il ne pouvait plus lui en arriver ! Il jetait son obole dans un plateau disposé près de la sortie et si l'on y trouvait de petites pièces blanches, on pouvait y voir, comme au jour de l'an chez le grand coiffeur, une foison de louis d'or.

Le curé-guérisseur était donc la bénédiction du pays. Grâce à lui, les affaires allaient, allaient, tant qu'on aurait cru que ça devait toujours durer...

Mais un jour l'autorité ecclésiastique, avertie par certains jaloux, intima au missionnaire de cesser ses miracles, qui concurrençaient ceux de Jésus avec désinvolture et qui côtoyaient l'exercice illégal de la médecine.

Tout Merris protesta. L'archevêché se fâcha, renouvela son avertissement. Le curé-guérisseur, soutenu par ses concitoyens, refusa de fermer boutique.

L'archevêché mit la commune en interdit. Peine grave. L'église fut fermée. Les prêtres réguliers se retirèrent...

Les gens de Merris se moquèrent bien de cela. N'avaient-ils pas leur missionnaire pour baptiser les enfants, enterrer les mariages et les morts ? Ils s'annoncèrent heureux, ainsi, hors de l'Eglise apostolique, son orthodoxie n'était pas leur fait et du moment qu'ils avaient un curé, ils n'avaient souci d'avoir une religion.

L'archevêque en fut bleu dans sa robe violette ! Il décida un grand coup. Il fit avertir le missionnaire d'avoir à se retirer dans un cloître de Belgique sous peine d'excommunication majeure. Une nuit, le missionnaire s'en alla. Le cloître de Saint-Sixte, sur la frontière belge, fut le refuge de son âme pénitente.

Merris chercha son curé-guérisseur dès le lendemain. « Il est malade, dit la servante. » Trois jours se passèrent. Merris avait la fièvre d'inquiétude. « Qu'on nous le montre, au moins ! » — « Impossible ! » — « Nous voulons le voir ! » — « Non. » — « Si... »

Une horde se déchaîna dans la maison déserte. La servante, affolée, révéla le secret : « Il est à Saint-Sixte ! »

Ce ne fut qu'un cri dans la commune : « A Saint-Sixte ! » On criait cela comme au temps des croisades on criait : « Au Saint-Sépulcre ! » Les chevaux furent attelés, les carrioles s'ébranlèrent, les enfants grimpèrent sur les marchepieds, cependant que toute la population encombrait les voitures... Les malades étaient partis les premiers. Les indigents se suspendaient aux chaînes sous les forts camions...

Il ne resta plus dans Merris que les bestiaux, les impotents et la volaille...

Ce fut abracadabrant comme cortège. Les routes en étaient pleines de toutes parts. Les filles criaient dans le fond des voitures. Les villages croyaient à la fin du monde en voyant cette formidable tribu qui s'en allait, en chantant, en se signant aux calvaires, en fouillant les bêtes suantes sous leurs lourds colliers à sonnailles...

Après une randonnée d'un jour et près d'une nuit, le monastère apparut.

« Nous venons chercher notre curé-guérisseur », hurla la foule au frère portier plus mort que vif. — « Il n'est pas ici ! » — « Ouais ! Rendez-nous le, ou nous mettons le couvent à sac ! » L'abbé prieur accourut. Il crut, cette fois-là, voir tous les diables en chair et en os « Paix, mes enfants ! » — « Notre missionnaire ou le feu au couvent ! »

Le cloître rendit gorge, c'est-à-dire le curé-guérisseur qu'en une chevauchée triomphale ramena à Merris, le peuple qui avait retrouvé son sauveur et surtout sa poule aux œufs d'or...

L'archevêque dut s'avouer battu. La renommée du curé-guérisseur de Merris grandissait à nouveau, portant ombrage au clergé d'alentour, et peut-être même à certain homme politique qui craignait de voir surgir un « abbé Lemire » d'un autre style mais d'une fatale influence...

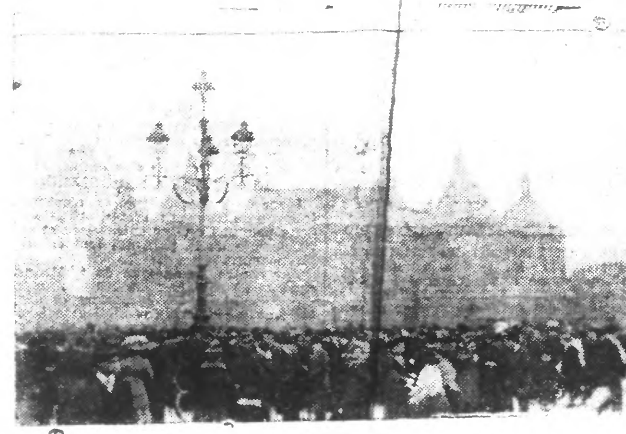
Un père jésuite, dit-on, trouva le moyen d'arranger tout. On s'y connaît en psychologie, dans la sacrée Compagnie. « Point de pénitence, dit-il, au contraire, offrez au gaillard gênant une sinécure grasse et tentante... »

Ainsi fut fait. Merris apprit bientôt la disparition nouvelle de son curé-guérisseur. Cette fois, elle ne put le reprendre. Il est maintenant dans un bon fromage du Bon-Dieu, à prier paisiblement pour que le Très-Haut fasse les hommes moins sots et moins crédules.

Ainsi soit-il.

WILL.

LE 1er MAI A LILLE



Un groupe de cheminots attendant sur la place de la République le retour de leurs délégués partis à la Préfecture

CHRONIQUE

Le Dossier secret

M. Edmond Guichard, juge suppléant au tribunal de Bar-sur-Saône, est l'homme le plus curieux du monde. Il est curieux par métier et par tempérament. Jamais on ne vit entêtement plus vif chez un juge pour poursuivre une piste. Pourtant, il n'est point perspicace, mais il est persévérant. Il n'est pas assez intelligent par lui-même pour trouver tout seul la voie à suivre ; mais dès qu'on l'a mis sur cette voie, il faut qu'il la suive jusqu'au bout ; nul obstacle ne pourrait l'arrêter dans sa recherche. Il est comme un enfant à qui l'on a donné un polichinelle ; il le tourne, le retourne, il en prend la mesure, il en étudie la forme, il finit même par l'ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans. [illegible] lant, joyeux, presque insolent. Il va, il vient, comme un chien qui a pu s'emparer de la proie devant laquelle il était tombé en arrêt. Il est curieux ; c'est ce qui fait de lui un bon juge et un fort honnête homme aux yeux des belles dames de Bar-sur-Saône.

Aussi sa curiosité fut-elle vivement excitée lorsqu'il reçut un matin la nouvelle de son changement. Il n'avait rien demandé. Ce n'était point, d'ailleurs, une disgrâce. Le nouveau poste où il était envoyé était regardé généralement comme avantageux. On le demandait beaucoup ; il comptait pour l'avancement. Mais M. Edmond Guichard n'avait pas d'ambition. Il l'avait toujours dit. Il se plaisait dans la ville où il se trouvait ; il tenait à y rester. Mme Guichard dont l'influence était grande sur lui était d'accord avec ses idées. Il ne comprenait donc pas qu'on vînt ainsi le troubler alors qu'il ne demandait rien, tandis que les autres demandent beaucoup.

Il refusa cet avancement ; et ce lui fut une occasion au café du Commerce, où il faisait son bridge chaque soir, de vanter son désintéressement et l'attachement qu'il avait pour Bar-sur-Saône. Peut-être, inconsciemment, en lui y avait-il quelque ambition politique. C'est du moins ce que murmuraient à voix haute dans la ville ses compagnons de jeu.

M. Edmond Guichard goûtait doucement la joie d'avoir évité un danger, car pour lui tout changement est une chose triste et périlleuse, lorsqu'il apprit que sa nomination était maintenue. Il faillit se fâcher. Il alla demander des raisons au procureur de la République. On ne lui en donna que de mauvaises. On ne parlait que de son intérêt, comme s'il ne devait pas en être le seul juge. Il s'imagina qu'il y avait d'autres raisons qu'on ne voulait pas lui dire. Il soupçonna que le maire, avec lequel il n'était pas très bien, lui avait joué un méchant tour. Il demanda communication de son dossier.

Il n'y vit que des choses excellentes. Ses notes étaient très bonnes. Il était marqué comme intelligent, souple et de grand avenir, d'un esprit subtil et habile à débrouiller une affaire. Il s'en réjouit dans son cœur ; et, fort de ces notes, il alla trouver M. le procureur pour refuser de nouveau le poste qu'on lui offrait. On ne pouvait le changer d'office, avec un pareil dossier. Il fut éloquent ; le procureur s'inclina ; mais, lui sembla-t-il, de mauvaise grâce.

Aussi resta-t-il inquiet. Comme les jours où il cherchait une piste sans parvenir à la trouver, il gardait son lorgnon fixé sur son nez. Il était nerveux. Il marchait à grands pas. Il ne pouvait tenir en place. Il avait dans ses conversations des distractions singulières. C'était une idée fixe. Rien n'arrive sans cause. Il y avait donc une cause. Il voulait la savoir.

Comme il revenait un jour du palais avec un de ses collègues et qu'il lui parlait de son dossier, celui-ci lui dit en riant : « Oh ! vous savez, il doit souvent y avoir des choses qu'on ne montre pas ».

Ce lui fut un trait de lumière. C'était bien cela. Il devait avoir un dossier secret. Il songea en frémissant aux délations. Il murmura : « Casseroles », puis il se mit à chercher. Il avait dû y avoir quelque dénonciation politique contre lui. Il se rappelait des discussions avec un conseiller général ; il se souvenait de nouveau de ses démêlés avec le maire. Un dossier secret ! Quelle honte sous la République. Il fallait tirer au clair toute cette affaire. Ce serait pour le bien du pays. Il allait donc s'efforcer à voir son dossier complet. La piste était trouvée. Nulle personne au monde n'eût pu l'en détourner.

Sa femme l'essaya en vain. Elle fut pleine de sollicitude pour lui. C'était bien peu probable, disait-elle. D'ailleurs, pourquoi se donner tant de soucis ? Il était maintenu à Bar-sur-Saône. N'était-ce pas l'essentiel ?

Mais M. Edmond Guichard fut inébranlable. Il est têtu ; il n'allait pas manquer cette occasion de l'être. Lorsqu'il trouve le moyen de raisonner, il raisonne avec suite.

Il alla trouver de nouveau M. le procureur de la République et lui dit à brûle-pourpoint ce dont il était convaincu. Celui-ci sursauta, d'indignation, déclara-t-il ; mais il bafouilla ensuite et ses dénégations violentes ne parurent pas sincères. M. Guichard n'en fut pas dupe et ne se tint pas pour battu. Il se présenta au cabinet de M. le Préfet, qui était un de ses amis. Celui-ci le reçut fort bien, lui avoua, en lui faisant promettre de n'en rien dire, qu'il y avait des dossiers secrets et promit de s'occuper de son affaire. Mais lorsque M. le juge se représenta tout joyeux quelques jours après à la préfecture, il y trouva un accueil tout différent. Il n'y avait jamais eu de dossiers secrets. Les dossiers secrets étaient une invention des réactionnaires pour nuire au gouvernement. Tous ceux qui pensaient autrement étaient de mauvais républicains et de mauvais patriotes.

M. Guichard fut déçu, s'étonna mais ne fut que plus persuadé de l'existence de notes secrètes à son actif et résolut de poursuivre plus haut son enquête.

Il connaissait le chef de cabinet du ministre, car il avait beaucoup d'amis. Il fit le [illegible] exprès pour le venir voir. Mais ce fut la répétition de ce qui s'était passé avec le préfet et M. Guichard ne savait toujours rien.

Il était de plus en plus certain, pourtant, qu'il y avait quelque chose et il était plus empressé de le savoir. Jusque là il avait simplement demandé, prié, il avait suivi la voie hiérarchique. Il résolut de menacer et de poursuivre l'affaire publiquement. Il y avait dans son département deux sénateurs et un député radicaux qu'il connaissait. Avec eux, un député socialiste révolutionnaire représentait Bar-sur-Saône à la Chambre. Il alla trouver les premiers, les uns après les autres, mais chacun lui remporta une lettre du ministre qui les priait d'agréer l'hommage de sa haute considération et rien de plus.

M. Edmond Guichard s'énervait. Il n'arrivait point à satisfaire sa curiosité. C'était un véritable échec. Il n'aimait pas beaucoup le socialiste, mais en désespoir de cause, il alla le trouver. Celui-ci flaira une bonne affaire. Ce n'est point dans son cabinet qu'il irait interroger le citoyen ministre, mais bien à la tribune de la Chambre.

A propos du budget de la justice, il demanda la parole. La question était assez importante pour qu'elle fût résolue au grand jour. Il demandait au ministre des explications sur la constitution au ministère de notes secrètes non communiquées aux fonctionnaires, malgré les décisions de la Chambre. La réponse fut courte. Le ministre ne savait pas de quoi il s'agissait et demandait, non des mots, mais des faits. Il ne pouvait répondre qu'à des reproches précis. Le député vint exposer le cas de M. Edmond Guichard à la tribune et la question fut transformée en interpellation. Le garde des sceaux essaya de dire qu'il ne connaissait pas l'affaire, qu'il s'informerait. L'interpellateur apporta les diverses lettres écrites par le ministre lui-même aux députés et sénateurs qui lui avaient recommandé M. Guichard et demanda : « Pouvez-vous donner votre parole que vous avez montré tout son dossier à M. Guichard ? »

Serré de près, le ministre ne répondit pas et éluda. La Chambre devint houleuse. Des discours violents furent prononcés. Le spectre de la délation apparut. Des députés en vinrent aux mains. Le président du conseil monta à la tribune. Il posa la question de confiance. On vota au milieu d'une agitation extrême. Par 300 voix, le ministère fut renversé ; l'ordre du jour voté ordonnait la communication de toutes les pièces de leur dossiers aux fonctionnaires.

M. Edmond Guichard avait assisté à la séance. Heureux, souriant, il lui semblait qu'il allait devenir un homme célèbre. C'était lui qui renversait le gouvernement. Il était un grand homme. Il se rendit place Vendôme. Son ami le chef de cabinet le reçut mal. Mais cela lui était indifférent. Il allait voir cette fameuse pièce secrète. Il était content et souriait d'un sourire ironique et fin. Ce fut sans se presser qu'il ouvrit son dossier. Il revit avec plaisir les bonnes notes que ses chefs lui avaient données. Mais soudain il fut obligé de s'asseoir. Congestionné, il n'était point sûr de lire la lettre qu'il venait de prendre. Il tremblait de tout son corps. Devant lui s'étalaient les preuves de la liaison de sa femme avec son président de chambre.

Claude BARJAC.

L'affaire des poisons de Vienne

Mme Hofrichter remise en liberté provisoire

Vienne, 1er mai. — Mme Hofrichter a été remise en liberté ce soir. Elle restera libre pendant l'enquête qui se poursuivra sur sa participation présumée au crime de son mari et sur son faux témoignage.

Le tribunal militaire siégera probablement entre le 10 et le 15 mai pour juger le lieutenant Hofrichter.

Les Elections Législatives

Chronique Electorale

La situation à Lille

Dans le camp réactionnaire

On se souvient qu'à la veille du premier tour de scrutin, *l'Echo du Nord* avait signalé le caractère exagérément réactionnaire des candidatures Dubureq et Dambrine et avait déclaré qu'on prendrait des mesures au second tour.

Comme suite à cette déclaration, des pourparlers furent engagés entre les progressistes et les conservateurs en vue de supprimer la candidature profondément cléricale de M. Dambrine et de la remplacer par celle de M. Charles Delesalle, maire de Lille.

Des réunions fréquentes eurent lieu, mais échouèrent vendredi matin, par suite du refus des cléricaux purs de retirer leur ami Dambrine.

Néanmoins, à l'instigation de quelques libéraux, les pourparlers furent repris, et *l'Echo du Nord* s'efforçait de les faciliter en publiant samedi soir la note suivante :

Nous croyons savoir que le Comité progressiste avait engagé des négociations à l'effet de substituer, en vue du second tour, à la candidature Dambrine la candidature de M. Ch. Delesalle, maire de Lille, qu'ils estimaient devoir assurer plus complètement la défaite de M. Ghesquière.

D'autres, allant plus loin, avaient pensé qu'en maintenant M. Vandame dans la première circonscription, il eût été habile de mettre dans la troisième, au lieu et place de M. Dubureq, une candidature radicale. Dans l'espèce, il était question de M. Fanyau, maire d'Hellemmes.

Nous ne savons ni si ces négociations ont abouti ni si ces idées ont pris corps.

Il paraît certain, dans tous les cas, qu'une candidature républicaine dans l'une des circonscriptions lilloises en ballottage eût facilité l'effort à faire pour assurer le succès de bon nombre de libéraux qui ici et là, se trouvent au second tour en présence de collectivistes.

Mais les bons progressistes, tout aussi *réactionnaires d'ailleurs que les prétendus libéraux*, comptaient sans la ténacité des hommes de la *Dépêche* et de la *Croix*.

Tous les arguments, toutes les supplications et interventions échouèrent, et les progressistes — dont la spécialité était de moissonner jusqu'ici la récolte d'autrui — durent revenir bredouilles.

Voici, à ce propos, la note publiée par *l'Echo du Nord* de dimanche soir :

Nous avons dit que le Comité progressiste avait engagé des négociations à l'effet de substituer en vue du second tour, à la candidature de M. Dambrine la candidature de M. Ch. Delesalle, maire de Lille, qu'ils estimaient devoir assurer plus complètement la défaite de M. Ghesquière.

Cette combinaison qui avait, nous dit-on, l'agrément de beaucoup d'électeurs républicains, n'a pas abouti par suite du refus des Comités libéraux.

Les Lillois modérés auront donc à se résoudre à voter pour les purs rétrogrades qui s'appellent Vandame, Dambrine et Dubureq.

Mais cette querelle entre libéraux et progressistes est édifiante pour les républicains qui, ayant voté au premier tour pour les radicaux, hésiteraient à respecter la discipline républicaine.

Par l'aveu même de l'*Echo*, ils savent maintenant que leur abstention contribuerait à faire élire quelque chose comme des Baudry d'Asson et des Plichon, et à moins de vouloir rabaisser la ville de Lille au niveau arriéré de la Vendée ou de la Flandre, il ne leur restera qu'à repousser les Dambrine, les Dubureq et les Vandame, en assurant le succès de Ghesquière, de Delory et de Saint-Venant, qui restent seuls au second tour à représenter, avec l'assentiment de la Ligue Radicale, la démocratie sociale et républicaine.

2me Circonscription de Lille

TENTATIVE de corruption électorale

Sous ce titre, le « Petit Troyen », rapportait dans son numéro du 27 avril qu'un ami du candidat libéral opposé à M. Bachimont, député sortant, a offert aux socialistes de Romilly-sur-Seine de verser une certaine somme à la caisse de leur parti, si les socialistes en ne se désistant pas pour M. Bachimont, *consentaient à assurer le succès du candidat libéral.*

Le militant socialiste auquel cette offre fut faite, répondit qu'il n'avait pas qualité pour s'engager au nom de son parti ; il demanda à *en référer à ses camarades et fixa un rendez-vous* à l'envoyé pour lui donner réponse.

Quand celui-ci vint, quatre témoins avaient été dissimulés. L'ami du candidat libéral renouvela ses offres. Le parti socialiste de Romilly, répondit le militant socialiste, repousse avec indignation un pareil trafic et comme il importe que votre proposition soit connue, je vous avertis que j'ai pris mes précautions et il fit sortir aussitôt les quatre témoins qui avaient entendu toute la conversation. »

Or, en 1888, à la veille des élections municipales, un fait analogue que l'on a souvent rappelé s'est passé à Lille.

Les cléricaux offrirent aux socialistes vingt sièges, l'administration municipale, plus les frais d'élections jusqu'à concurrence de vingt-cinq mille francs, s'ils acceptaient de faire liste commune avec eux.

A l'unanimité, le Parti Ouvrier refusa de se vendre et de faire le jeu de la réaction.

Où se trouve-t-il par conséquent le Parti des honnêtes gens ?

Un policier arracheur d'affiches

Hier matin, le citoyen H. Ghesquière était prévenu qu'un policier du Faubourg des Postes, le nommé Loth, sous-brigadier de police, dit le maire du Sud, agent électoral de Binault et Dambrine, arrachait les affiches-candidat, désistement de M. Mourmant et déclaration de l'entente radicale et socialiste, que l'on venait de coller sur le bâtiment municipal servant de poste de police.

Aussitôt, le vaillant candidat du bloc républicain a porté plainte. Il a adressé à M. Gachlingher la lettre suivante :

Lille, le 1er mai 1910.

Monsieur le Commissaire Central,

« J'apprends à l'instant que ce matin à six heures, le sieur Loth, sous-brigadier de police du Faubourg-des-Postes, agent électoral du Nouveau-Lille, arrachait mes affiches, aidé de sa femme qui s'en donnait à tour de bras.

» Je savais déjà que dans la police, on avait pris de préférence pour le service de distribution des cartes, des agents membres du Nouveau-Lille, bien connu pour leurs opinions cléricales, recrutés pour la plupart dans l'arrondissement d'Hazebrouck ce qui explique l'arbitraire de cette distribution.

» Mais je n'aurais jamais cru que des agents, exemple le sous-brigadier Loth, pousseraient l'audace jusqu'à arracher mes affiches.

» Avec l'espoir qu'une mesure exemplaire sera prise pour que je ne sois pas obligé d'aller plus loin, je vous prie d'agréer, Monsieur le Commissaire Central, mes plus sincères salutations. »

H. GHESQUIÈRE, député du Nord.

Nous allons voir ce qui résultera de cette trop juste réclamation.

M. Dambrine à ses 6,909 électeurs

M. Dambrine qui n'est qu'un zéro au Conseil municipal, parle dans la circulaire et dans l'affiche qu'il adresse à ses 6909 électeurs, des « Vingt ans de l'ouvrier qui, depuis six ans à la Mairie de Lille » cherchent, paraît-il, et sans trouver, puisqu'ils n'ont rien fait et tout en augmentant considérablement les charges ou améliorer son sort par d'heureuses institutions en faveur de l'hygiène, du confort et de la sécurité des travailleurs. »

Il invite ses électeurs à aller trouver les abstentionnistes pour secouer leur indifférence et les amener au scrutin voter pour la défense des « trois couleurs contre le drapeau rouge ».

M. Josse était orfèvre malgré lui. Est-ce que M. Dambrine serait teinturier ou marchand de couleurs sans le savoir ?

Il invite également ses électeurs à aller persuader aux « radicaux capables de raisonner », qu'il vaut mieux pour eux de voter pour la réaction que de voter pour le socialisme. Et cela parce que M. Mourmant qui n'est sans doute pas un radical capable de raisonner, recommande à ses 1224 électeurs de voter, *par discipline républicaine* pour le citoyen H. Ghesquière.

Il leur conseille même d'aller trouver les socialistes pour leur faire comprendre l'intérêt qu'ils ont à trahir leur cause en votant pour celui qui s'intitule, sans craindre de froisser sa modestie « l'apôtre de la vraie fraternité entre tous les enfants de la France, dans la paix, le travail et le progrès social. »

Les phrases sont touchantes et les promesses alléchantes, mais il ne décidera ceux qu'il appelle à lui, les « abstentionnistes galvanisés par l'exemple, radicaux éclairés et socialistes désabusés », que par des espèces plus sonnantes afin de trouver plus de consciences trébuchantes. Puisez à la caisse M. Dambrine, il n'y a encore que ça de vrai pour décider « les radicaux éclairés et les socialistes désabusés » à voter pour vous. Autrement, c'est un four!

6me Circonscription de Lille

Superbe réunion à Leers

LES ELECTEURS RADICAUX ET SOCIALISTES S'ENGAGENT A FAIRE TRIOMPHER LA CANDIDATURE DE DUBLED

Ce fut une superbe manifestation républicaine que celle qui se produisit samedi soir à Leers, manifestation qui dut faire passer le frisson de la petite mort dans les os de M. Ducrocq, gendre de M. Boutemy, maire de Lys-lez-Lannoy, et candidat désormais bien battu dans la sixième circonscription.

La salle de M. Henri Messian était comble lorsque les orateurs Doise, conseiller municipal de Roubaix et Dubled, candidat à la députation, prirent la parole pour développer le programme et faire appel à l'union de tous les républicains pour empêcher la réaction cléricale de reprendre la sixième circonscription que les socialistes unis aux radicaux lui enlevèrent si brillamment il y a quatre années.

Leurs discours ont été fréquemment interrompus par des applaudissements et c'est au